

Les « anciens » avaient-ils raison ?

Dans le contexte chaotique actuel de la production de notre alimentation, croire que nos 'ancêtres' savaient mieux que nous est une illusion.

Le savoir des populations rurales n'est pas toujours valable ou utile.

Il faut éviter de prêter à toute pratique traditionnelle un rôle important dans le maintien de l'environnement, de la diversité génétique ou d'un savoir-faire incontestable et bon pour l'homme et la Nature. Il existe des bonnes et des mauvaises pratiques, qu'elles soient traditionnelles ou modernes. Les exemples des pratiques agricoles destructrices dites 'traditionnelles' sont légions.

Si les terres des espaces méditerranéens sont si pauvres, c'est bien le résultat des défrichements, des cultures sur brûlis et de l'excès de pâturage qui ont entraînés la destruction des sols, le lessivage des terres arables et la disparition progressive de l'agriculture et des forêts. Ce n'est pas le soleil...mais le résultat du travail des premières civilisations sédentaires de grandes envergures (grecque, romaine jusqu'à nos « anciens » au XXème) qui ne savaient pas le mal qu'elles faisaient.

C'est aujourd'hui le sort réservé à une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et du Brésil, si les pratiques, aujourd'hui en œuvre, devaient perdurer.

Mon expérience personnelle rejoint celle de beaucoup de scientifiques qui ont travaillé dans le monde entier. Je partage volontiers ce qu'ils disent : « Il faut se garder d'un fétichisme qui doterait aujourd'hui les savoirs paysans de toutes les vertus qui leur étaient refusées autrefois : ils ne sont pas une panacée universelle propre à résoudre toutes les misères ».

L'argument le plus souvent avancé pour louer sans réserve les mérites des savoirs des sociétés paysannes est qu'ils résultent d'une longue expérience du milieu et qu'ils représentent une adaptation parfaite à leur environnement.

C'est oublier que les sociétés paysannes, migrantes dans beaucoup de pays, changent d'environnement, de même que l'environnement d'une société se modifie sans cesse et que les paysans ne savent pas comment réagir.

Si les paysans étaient si forts, on ne mourait pas de faim dans le monde !

Or ce n'est pas le cas. Et si les paysans manquent d'eau aujourd'hui, dans beaucoup de pays, c'est la faute à leurs parents qui ont détruit l'équilibre naturel qui permettait à la Nature de leur donner des pluies régulières.

En cinquante ans, une vie d'homme, l'Afrique a pu tester cette vérité. Les témoins en sont nombreux qui ont alerté le monde, en vain.

Tous les agronomes savent aujourd'hui, que l'agriculture, depuis sa naissance, a largement contribué à la régression de la végétation originelle et tout spécialement des forêts.

L'agriculture industrielle est un phénomène de société dans lequel beaucoup d'acteurs ont une responsabilité.

Aujourd'hui, le danger d'un emballement de ces dégradations est réel.

C'est pour avoir négligé l'importance des Lois de la Nature sur l'équilibre de la vie microbienne des sols et la dégradation des matières organiques et des roches, donc de l'alimentation des plantes, que nous en sommes arrivés là.

Nous connaissons ces Lois. L'agronomie nous les enseigne. Mais l'argent que procurent les rendements a focalisé l'attention des agriculteurs et des chercheurs, encouragé en cela par les industriels et les hommes politiques, à se concentrer sur les seules Lois de la nutrition intensive des plantes et de son corollaire, la protection sanitaire de ces plantes rendues plus fragiles.

Nous avons donc développé toutes les techniques pour ameublir le sol, voir à le substituer par autre chose de plus neutre, toutes les techniques des engrais et des produits de traitements. Des pans entiers d'industries se sont créés, se sont développés à outrance et ils participent, eux aussi, à la pollution de l'air, des eaux, des aliments et donc de l'homme.

Dans ce nouveau contexte, il s'agit de prendre en compte les dynamiques de construction des savoirs qui reposent aussi bien sur des emprunts à la modernité que sur les recompositions voire les réinventions de traditions.

Il est très à la mode de dire que le « bio », c'est l'ancien, « comme faisait mon grand-père », sans engrais ni produits de traitement.

C'est proprement ridicule. Et cela pour plusieurs raisons.

Rares sont les techniques agricoles des anciens qui résistent à l'analyse des mécanismes qui régissent la vie des plantes.

Nos anciens ne savaient que le minimum et ne parvenaient pas à expliquer leurs observations. Ils ont donc reproduits des gestes, mécaniquement, de générations en générations, sans se rendre compte de leurs erreurs et des dégradations qu'ils engendraient.

C'est pour cela qu'ils ont accueillis avec enthousiasme les règles des amendements et de la fertilisation raisonnée des agronomes du XIX^{ème} siècle.

C'est pour cela également qu'ils ont abandonné leur « vrai savoir », la connaissance des variétés de légumes ou de fruits, les relations des plantes entre elles pour se défendre contre les maladies (l'allélopathie), les relations plantes-climat, les relations des plantes avec la lune, avec les saisons, etc...

C'est-à-dire tout un savoir que j'appellerai « d'observation » par opposition au savoir « de compréhension » que la science leur a apporté ensuite.

Et dire aujourd'hui que ce « savoir d'observation » est la panacée pour résoudre nos problèmes est absurde. C'est bon pour les jeunes filles en fleurs, les rêveurs, les inconscients.

Ce premier « savoir d'observation » n'est pas suffisant pour alimenter l'humanité, d'autant qu'il n'était que l'apanage que de quelques rares privilégiés : les « sages », les « sorciers », les « guérisseurs ». Il était surtout utilisé pour soigner, non pour produire.

C'est l'ignorance qui a produit les dégâts irréparables dont j'ai parlé plus hauts, elle poursuit encore aujourd'hui, ses ravages dans les civilisations non éduquée au « savoir de compréhension » : déforestation à outrance, appauvrissement des sols, sécheresse, érosion, désertification.

L'Égypte ancienne savait que les crues du Nil étaient voulues par les dieux. Elles apportaient la fertilité et l'abondance. Ils respectaient le fleuve et ses inondations. Ils avaient compris, sans vraiment l'expliquer.

Les indigènes des zones telluriques actives ont toujours cultivés les sols au pied des volcans. La terre y est plus riche. Malgré les risques mortels, ils ont semé leurs légumes et leurs céréales pour manger à leur faim et commercer avec les excédents de récoltes. La terre les rendait plus riche. Ils avaient compris, eux aussi, sans l'expliquer.

Mais ces exemples sont limités dans le temps et dans l'espace. En règle générale, les populations tâtonnent et ne parviennent pas à enrayer les problèmes, quand ils surgissent : baisse des rendements, compactage du sol, attaques parasitaires, etc...

Or aujourd'hui, on sait. L'agronomie est enseignée dans tous les lycées agricoles du monde. L'homme n'a donc aujourd'hui, plus d'excuses pour les dégradations qu'il commet.

Le « temps de nos grand-père » que l'on chérie n'était pas mieux que celui de la Grèce Antique ou de la campagne romaine du temps de César.

La nostalgie et le rêve nous font oublier notre ignorance.

La réponse à nos questions sur le devenir de l'agriculture est ailleurs.

Certes, il s'agit d'analyser la manière dont les savoirs traditionnels populaires sont mobilisés dans les processus de reconstruction des identités et de redécouvrir les traditions.

Oui, le défi aujourd'hui se trouve aussi dans l'étude scientifique des savoirs et des pratiques endogènes, dans la compréhension de la pertinence actuelle de ces pratiques, dans la pertinence des acteurs sensés détenir ces pratiques.

Mais que serait ces connaissances empiriques, ancestrales, sans le regard explicatif de la science ?

Nous n'avons plus d'excuses, car nous savons le mal que certaines pratiques agricoles menées à grandes échelles font subir à la planète.

Qu'est-ce qu'un savoir traditionnel ?

Tout d'abord, à quelle époque fait-on référence ? Pour nous en Europe, à celle d'avant le moteur à explosion et celle de l'industrie des engrais et produits de traitements ? En Afrique, à celle d'avant la colonisation et de ce que le « blanc » a apporté de science, d'argent et de matériels agricoles ?

La pratique agricole a été revalorisée par le contact avec la science et notre regard est biaisé lorsqu'il étudie les anciennes pratiques face aux réalités actuelles.

Un autre piège qu'il faut éviter dans l'analyse de ces études des pratiques endogènes réside dans la distorsion causée par le discours international qui reconnaît l'existence de communautés indigènes.

La Conférence de Rio a entériné la modification du discours sur la conservation.

Désormais, on ne doit pas conserver des espaces et des espèces, aux dépens des « communautés locales » qui en vivent et y vivent (Wells, Brandon, 1992).

Cette décision est catastrophique sur les mentalités et la façon dont le public regarde maintenant le monde agricole et le retour à des façons culturelles plus en respect de la Nature et de l'homme.

Les pratiques paysannes qui étaient perçues comme catastrophiques et donc combattues sont maintenant acceptées et encouragées. Ce constat est confirmé par beaucoup de scientifiques qui font remarquer que la montée du discours international sur les « communautés indigènes » a eu pour résultats d'inverser les perceptions et les discours des groupes ethniques sur leur identité, leurs pratiques et leurs savoirs.

De nombreuses communautés se retrouvent une « néo-tradition » verte, juste pour contenter les bailleurs de fonds et les ONG.

Pour bénéficier d'un meilleur partage des avantages environnementaux ou d'un projet de développement, il est nécessaire pour une communauté de paysans de revendiquer le statut de communauté « indigène ». Certains savoirs détenus par les communautés indigènes deviennent, dans le contexte du bio et de l'agriculture équitable, des faux-semblants pour bénéficier de la surenchère sur le discours environnemental.

Ces réserves posées, il n'en demeure pas moins que de nombreux savoirs et pratiques issus des communautés paysannes jouent un rôle prépondérant dans le maintien de l'agrobiodiversité.

Le problème du développement des communautés des pays sous-développés serait trop long à aborder ici. Restons uniquement à l'agriculture des pays développés et européens en particulier.

Le problème est de valoriser ce patrimoine pouvant servir aux objectifs du développement économique et social dans le cadre d'une agriculture plus saine. Les agriculteurs connaissent des choses que les scientifiques ignorent, et vice versa. Il reste à chercher les moyens pour que ces connaissances soient partagées au profit des deux groupes.

Les « anciens » ont tâtonné et la grande chaîne d'union qui nous relie à eux est continue. Nous serons les « anciens » de nos arrière-petits-enfants. Comment ces individus pas encore nés nous considéreront-ils ?

Je crois qu'aujourd'hui, nous pouvons affirmer avoir appréhendé les Grandes Lois de la Nature et inventé l'agriculture qui les utilise, donc qui respecte l'environnement et la future vie de nos arrière-petits-enfants à venir.

Notre seul souci, aujourd'hui, est de divulguer ces savoirs et de les pratiquer pour que la chaîne d'union entre générations ne se brise pas.

Ch. Carnavalet